Au printemps 1979, un jour de commémoration de la Shoah, j'étais de garde à l'entrée de l'école de mon fils Amir, dix ans. Ici en Israël, où nous vivons, il y avait eu, à l'époque, une série d'attaques terroristes contre des écoles ; c'est pourquoi nous, parents, assurions nous-mêmes la surveillance des établissements scolaires de nos enfants. Ce jour-là, l'institutrice de mon fils me pria de venir dans la classe raconter aux enfants quelques-uns de mes souvenirs de la Shoah : « Amir m'a dit que vous aviez vécu cette époque, que vous aviez vous-même été dans les camps. »

J'ai tout d'abord pensé que je ne pourrais pas répondre à cette demande, que cela serait

au-dessus de mes forces. Mais à mon appréhension et à ma réticence s'ajoutait un autre sentiment : celui qu'il pourrait être de mon devoir de parler aux jeunes générations de cette terrible époque.

J'ai réfléchi, tiraillée, hésitant entre silence et responsabilité, et finalement, je suis entrée dans la classe et j'ai raconté mon histoire. Je l'ai racontée aussi pour tous ceux qui ne peuvent plus parler.

Je suis née près de Prague, la capitale de la Tchécoslovaquie, un jour d'automne, en octobre 1930.

Naturellement, mes souvenirs ne remontent pas aussi loin. La première chose dont je me souvienne, ce sont les voyages pour aller voir ma grand-mère. Nous lui rendions visite deux fois par an, l'été pendant les grandes vacances, et l'hiver pour Hanoukka, la fête juive des lumières, que l'on célèbre en décembre.

Elle habitait dans un village à environ quatre heures de train de Prague. L'hiver, il faisait déjà nuit quand nous arrivions, et la neige immaculée brillait à la lumière des réverbères.

Près de la gare du village, Joseph, le cocher,

nous attendait avec son attelage à deux chevaux. Il me prenait dans ses bras et étendait sur moi une couverture de fourrure pour me protéger du froid vif de l'hiver. Une fois que nous étions confortablement installés, Joseph donnait un coup de fouet aux chevaux qui partaient en trombe et manquaient chaque fois de nous faire tous tomber de nos sièges.

Le tintement des clochettes des chevaux nous accompagnait jusqu'à la maison de ma grand-mère que l'on abordait par une allée plantée de grands arbres.

Dès qu'ils entendaient les clochettes, Grand-mère, mon oncle Ernst, Maria la cuisinière et Stella, qui aidait à la maison, venaient à notre rencontre jusqu'à la porte et nous accueillaient avec de grandes embrassades.

Comme il était déjà tard, on me couchait tout de suite. Je dormais dans un grand lit, dans une chambre spacieuse où flottait une agréable odeur de pomme. L'hiver, ma grand-mère entreposait les pommes sur les armoires. Après

cette longue journée de voyage, j'étais fatiguée mais contente, et je m'endormais rapidement.

Lors d'un de nos séjours, un été, il y eut un épisode amusant avec un corbeau. Autour de la maison de ma grand-mère il y avait un beau jardin avec de grands arbres. La fenêtre de la chambre à coucher donnait sur un grand marronnier dans lequel nichait un superbe corbeau noir. Il n'avait pas peur de nous et se postait souvent devant la fenêtre. Si celle-ci était ouverte, il entrait même dans la chambre. Là, il se dirigeait par petits sauts prudents vers le grand miroir dans un coin de la pièce. Les objets brillants l'attiraient, et le miroir l'intriguait tout particulièrement. J'aimais bien le regarder lorsqu'il observait son reflet dans la glace, tournant la tête d'un côté et de l'autre en poussant de curieux croassements. J'avais pris ce corbeau en affection.

Un jour ma grand-mère oublia une paire de boucles d'oreilles sur la table devant le miroir.